

PIF PAF
OU L'ART DE GOUVERNER LES HOMMES

CONTE DE TOUS LES PAYS

I

LE ROI BIZARRE ET LE PRINCE CHARMANT.

Dans le royaume des Herbes-Folles, heureux pays, terre bénie du ciel, où les hommes ont toujours raison, où les femmes n'ont jamais tort, vivait, il y a longtemps, un roi qui ne songeait qu'au bonheur de son peuple, et qui, dit-on, ne s'ennuyait jamais. Son peuple l'aimait-il ? On en doute. Ce qui est sûr, c'est que les courtisans avaient pour leur prince peu d'estime et moins d'amour. Aussi l'avaient-ils surnommé le roi Bizarre, seul titre sous lequel il soit connu dans l'histoire, comme on le voit dans les *grandes Chronicques des Royaulmes et Principautez du monde qui n'ont jamais existé*, docte chef-d'œuvre qui a immortalisé l'érudition et la critique du révérend Père en Dieu, dom Melchisedech de Mentiras y Necedad.

Resté veuf après un an de mariage, Bizarre avait reporté toute son affection sur son fils et son héritier. C'était le plus joli des enfants. Sa figure était fraîche comme une rose du Bengale ; de beaux cheveux blonds lui tombaient sur les épaules en boucles dorées ; joignez à cela des yeux bleus et limpides, un nez droit, une petite bouche, et un menton pointu, vous aurez un portrait de chérubin. À huit ans, cette jeune merveille dansait à ravir, montait à cheval comme Franconi, et faisait des armes comme Gâtechair. Qui n'eût été séduit par son sourire et la façon toute royale dont il saluait la foule en passant, quand il était de bonne humeur ? Aussi la voix du peuple, qui ne se trompe jamais, l'avait-elle baptisé le prince Charmant, et le nom lui en est resté.

Charmant était beau comme le jour ; mais le soleil lui-même a, dit-on, des taches, et les princes ne dédaignent pas de ressembler au soleil. L'enfant éblouissait la cour par sa bonne mine ; mais il y avait quelques

ombres qui n'échappaient point à l'œil perçant de l'amour ou de l'envie. Souple, agile, adroit à tous les exercices du corps, Charmant avait l'esprit nonchalant ; il s'était mis en tête de tout savoir sans rien étudier. Il est vrai que gouvernantes, courtisans et valets lui répétaient sans cesse que le travail n'est point fait pour les rois, et qu'un prince en sait toujours assez quand, d'une main prodigue et dédaigneuse, il jette aux poètes, aux écrivains, aux artistes, un peu de cet argent que le peuple est trop heureux de lui offrir.

Ces maximes chatouillaient l'orgueil de Charmant ; aussi à douze ans l'aimable enfant, avec une fermeté précoce, avait-il refusé d'ouvrir un alphabet. Trois précepteurs, choisis parmi les plus habiles et les plus patients, un abbé, un philosophe, un colonel, avaient essayé tour à tour de flétrir ce jeune courage ; l'abbé y avait perdu sa philosophie, le philosophe sa tactique, et le colonel son latin. Resté maître du champ de bataille, Charmant n'écoutait plus que son caprice ; il vivait sans contrainte et sans loi. Têtu comme une mule, colère comme un dindon, friand comme un chat, fainéant comme une couleuvre, du reste prince accompli, il était la gloire du beau pays des Herbes-Folles, l'espoir et l'amour d'un peuple qui dans ses rois n'estime que la grâce et la beauté.

II

MADEMOISELLE PAZZA.

Quoiqu'il eût été élevé à la cour, le roi Bizarre était un homme de sens ; l'ignorance de Charmant ne lui plaisait guère, et souvent il se demandait avec inquiétude ce que deviendrait son royaume entre les mains d'un prince que le plus bas des flatteurs tromperait aisément. Mais que faire ? Quel moyen employer contre cet enfant qu'une femme adorée lui avait légué en mourant ? Plutôt que de voir pleurer son fils, Bizarre lui eût cédé sa couronne ; la tendresse le désarmait. L'amour n'est pas aveugle, quoi qu'en disent les poètes ; hélas ! on serait trop heureux si l'on n'y voyait goutte. Le tourment de celui qui aime, c'est que, malgré lui, il se fait l'esclave et le complice de l'ingrat qui se sent aimé.

Chaque soir, après le conseil, le roi Bizarre allait finir sa journée chez

la marquise de Costoro. C'était une vieille dame qui autrefois avait fait danser le roi sur ses genoux, et qui seule pouvait lui rappeler les doux souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. Elle était, disait-on, fort laide et un peu sorcière ; mais le monde est si méchant, que de ses médisances il ne faut jamais croire que la moitié. La marquise avait de grands traits et de nobles cheveux blancs ; il était aisément de voir qu'elle avait été belle au temps jadis.

Un jour que Charmant avait été plus déraisonnable que de coutume, le roi entra chez la marquise d'un air soucieux. Suivant son habitude, il s'assit devant une table de jeu toute prête, et prenant des cartes, il commença une patience. C'était sa façon d'amortir sa pensée, et d'oublier durant quelques heures les soucis des affaires et les ennuis de la royauté. À peine avait-il rangé seize cartes en un carré parfait, qu'il poussa un long soupir.

— Marquise, s'écria-t-il, vous voyez le plus malheureux des pères et des rois. Malgré sa gentillesse naturelle, Charmant devient chaque jour plus volontaire et plus vicieux. Grand Dieu ! devais-je laisser après moi un héritier semblable, et confier le bonheur de mon peuple à un sot couronné !

— Ainsi est faite la nature, répondit la marquise ; elle verse toujours d'un seul côté. Fainéantise et beauté marchent de compagnie ; esprit et laideur ne se quittent guère ; j'en ai l'exemple dans ma maison. On m'a envoyé il y a quelques jours une arrière-petite-nièce, qui n'a plus que moi de parente : c'est noir comme un crapaud, maigre comme une araignée, avec cela malin comme un singe, et savant comme un livre, et ça n'a pas dix ans. Jugez-en vous-même, Sire, voici mon petit monstre qui vient vous saluer.

Bizarre tourna la tête et aperçut un enfant qui répondait de tous points à l'éloge que faisait la marquise. Un front bombé, des yeux noirs et sauvages, des cheveux ébouriffés et relevés à la chinoise, une peau mate et brune, de grandes dents blanches, des mains rouges emmanchées de longs bras, cela ne faisait pas une nymphe bocagère.

Mais d'une chrysalide sort le papillon ; laissez l'enfant ouvrir ses ailes, vous verrez quelles jolies femmes on fait avec ces affreuses petites filles de dix ans.

Le *petit monstre* s'approcha du roi et lui fit une révérence si sérieuse que Bizarre ne put s'empêcher de rire, quoiqu'il en eût peu d'envie.

— Qui es-tu ? dit le roi en prenant le menton de l'enfant.

— Sire, répondit-elle gravement, je suis dona Dolores Rosario-Coral-Concha-Baltazara-Melchiora-Gaspara y Todos Santos, fille de noble chevalier don Pascual-Bartolomeo-Francesco de Asiz y...

— Assez, dit le roi, je ne te demande pas ta généalogie, nous ne sommes ici ni à ton baptême ni à ton mariage ; comment t'appelle-t-on tous les jours ?

— Sire, dit-elle, on m'appelle Pazza¹.

— Et pourquoi t'appelle-t-on Pazza ?

— Parce que ce n'est pas mon nom, sire.

— Voilà qui est étrange, dit le roi.

— Non, sire, répondit l'enfant, voilà qui est naturel. Ma tante prétend que je suis trop folle pour qu'aucun saint veuille m'avouer pour sa filleule ; c'est pourquoi elle m'a donné un nom qui ne peut offenser personne en paradis.

— Bien répondu, mon enfant ; je vois que tu n'es pas une fille ordinaire. Il n'est pas donné à tout le monde de ménager tous les saints du paradis. Puisque tu en sais si long, peux-tu me dire ce que c'est qu'un savant ?

— Oui, sire ; un savant est un homme qui sait ce qu'il dit quand il parle, et ce qu'il fait quand il agit.

— Peste ! dit le roi, si mes savants étaient tels que tu les imagines, je ferais de l'Académie mon Conseil d'État, et je lui donnerais mon royaume à gouverner. Qu'est-ce qu'un ignorant ?

— Sire, reprit Pazza, il y a trois espèces d'ignorants : celui qui ne sait rien, celui qui parle de ce qu'il ne sait pas, et celui qui ne veut rien apprendre ; tous trois sont bons à rôtir ou à pendre.

— C'est un proverbe que tu me récites là ; sais-tu comment on appelle les proverbes ?

— Oui, sire ; on les nomme la sagesse des nations.

— Et pourquoi les nomme-t-on ainsi ?

— Parce qu'ils sont fous, reprit Pazza ; ils disent blanc et noir, il y en a de toutes les couleurs et pour tous les goûts. Les proverbes sont comme les cloches, qui répondent oui et non, suivant l'humeur de celui qui écoute leur chanson.

Sur quoi Pazza, sautant des deux pieds, attrapa une mouche qui

¹ C'est-à-dire *la Folle*, en italien. Il paraît que dans le royaume des Herbes-Folles on parle un langage fort mélangé.

bourdonnait au nez du roi, puis, laissant Bizarre tout interdit, elle alla prendre sa poupée et s'assit à terre en la berçant dans ses bras.

— Eh bien ! Sire, dit la marquise, que pensez-vous de cette enfant ?

— Elle a trop d'esprit, répondit le roi, elle ne vivra pas.

— Ah ! sire, s'écria l'enfant, ce que vous dites là n'est pas honnête pour ma tante, qui n'a plus dix ans.

— Silence ! petite Bohême, dit la vieille dame en souriant ; est-ce qu'on fait la leçon aux rois ?

— Marquise, dit Bizarre, il me vient une idée tellement étrange que j'ose à peine vous la confier, et cependant j'ai une furieuse envie de la suivre. Je ne puis rien faire de mon fils, la raison n'a pas de prise sur cet entêté ; qui sait si la folie ne réussirait pas mieux ? Si je m'en croyais, je ferais de Pazza le précepteur de Charmant. Cet indocile, qui résiste à tous ses maîtres, serait peut-être sans défense contre un enfant. La seule objection, c'est que personne ne sera de mon avis ; j'aurai tout le monde contre moi.

— Bah ! dit la marquise, tout le monde est si bête que c'est avoir raison que de ne pas penser comme ces gens-là.

III

LA PREMIÈRE LEÇON.

C'est ainsi que Pazza fut chargée d'instruire le jeune prince. Il n'y eut point de nomination officielle ; on n'annonça point dans la Gazette de la cour que le roi, avec sa sagesse ordinaire, avait trouvé du premier coup un génie hors ligne, et lui avait confié le cœur et l'esprit de son enfant ; mais dès le lendemain on envoya Charmant chez la marquise, et on lui permit de jouer avec Pazza.

Restés seuls, les deux enfants se regardèrent en silence. Pazza, la plus hardie, parla la première.

— Comment t'appelles-tu ? dit-elle à son nouveau compagnon.

— Ceux qui ne me connaissent pas m'appellent Altesse, répondit Charmant d'un ton piqué ; ceux qui me connaissent m'appellent simplement Monseigneur, et tout le monde me dit : *Vous*. L'étiquette le veut ainsi.

— Qu'est-ce que l'étiquette ? dit Pazza.

— Je ne sais pas, répondit Charmant. Quand je saute, quand je crie, quand je veux me rouler par terre, on me dit que c'est contre l'étiquette ; alors je me tiens tranquille et je m'ennuie : voilà l'étiquette.

— Puisque nous sommes ici pour nous amuser, reprit Pazza, il n'y a donc pas d'étiquette ; tutoie-moi comme si j'étais ta sœur, je te tutoierai comme si tu étais mon frère, et je ne t'appellerai pas monseigneur.

— Mais tu ne me connais pas.

— Qu'est-ce que ça fait ? dit Pazza ; je t'aimerai, ça vaudra mieux. On dit que tu danses à merveille apprends-moi à danser, veux-tu ?

— La glace était rompue ; Charmant prit la jeune fille par la taille, et en moins d'une demi-heure lui apprit la polka de ce temps-là.

— Comme tu danses bien ! lui dit-il ; tu as saisi le mouvement tout de suite.

— C'est que tu es un bon maître, lui dit-elle ; à mon tour de t'apprendre quelque chose.

Elle prit un beau livre d'images et lui fit voir des monuments, des poissons, des hommes d'État, des perroquets, des savants, des bêtes curieuses, des fleurs, toutes choses qui amusèrent beaucoup Charmant.

— Vois-tu, lui dit Pazza, il y a l'explication de toutes les images : lisons-la.

— Je ne sais pas lire, reprit Charmant.

— Je te l'apprendrai ; je serai ta petite maîtresse.

Non, répondit le royal entêté, je ne veux pas lire. Mes maîtres m'ennuient.

— C'est très bien ; mais je ne suis pas un maître ; tiens, voilà un A, un bel A ; dis : A.

— Non, reprit Charmant en fronçant le sourcil ; jamais je ne dirai : A.

— Pour me faire plaisir ?

— Non, jamais ! En voilà assez, je n'aime pas qu'on ne soit pas de mon avis.

— Monsieur, dit Pazza, un homme galant ne refuse rien aux dames.

— Je refuserais le diable en jupons, reprit le jeune prince en se rengorgeant ; laisse-moi tranquille, je ne t'aime plus ; désormais appelle-moi monseigneur.

— Monseigneur Charmant ou mon charmant seigneur, répondit Pazza rouge de colère, vousirez ou vous direz pourquoi.

— Je ne lirai pas.

— Non ! une fois, deux fois, trois fois ?

— Non ! non ! non !

Pazza leva la main ; pif ! paf ! voilà le fils du roi souffleté. On avait dit à Pazza qu'elle avait de l'esprit jusqu'au bout des doigts ; elle avait eu tort de prendre la chose au sérieux ; il ne faut jamais rire avec les enfants.

En recevant ce premier avis au lecteur, Charmant pâlit et trembla, le sang lui monta au visage, de grosses larmes lui vinrent dans les yeux ; il regarda sa jeune maîtresse d'un air qui la fit tressaillir. Puis tout à coup, et par un suprême effort, il reprit possession de lui-même, et d'une voix légèrement émue :

— Pazza dit-il, voici l'A.

Et le même jour, et dans la même séance, il apprit les vingt-quatre lettres de l'alphabet. À la fin de la semaine, il épelait couramment. Le mois n'était pas écoulé qu'il lisait à livre ouvert.

Qui fut heureux ? Ce fut le roi Bizarre. Il embrassait Pazza sur les deux joues, il la voulait toujours auprès de son fils ou auprès de lui ; il faisait de cette enfant son amie et son conseil, au grand dédain de tous les courtisans. Charmant, toujours sombre et silencieux, apprit tout ce que put lui enseigner son jeune mentor, et retourna bientôt auprès de ses anciens précepteurs, qu'il émerveilla par son intelligence et sa douceur. Il répétait si bien sa grammaire, que l'abbé se demanda un jour si par hasard ces définitions, qu'il n'avait jamais comprises, n'avaient pas un sens. Charmant n'étonna pas moins le philosophe, qui tous les soirs lui enseignait le contraire de ce que l'abbé lui avait appris le matin. Mais de tous ses maîtres, celui qu'il écouta avec le moins de répugnance fut le colonel. Il est vrai que Bayonnette, — c'était le nom du colonel, — était un habile stratégiste, et qu'il pouvait dire, comme un ancien, mais avec une légère variante :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

(Je suis homme, et rien de ce qui touche à l'art de dépêcher les pauvres humains ne m'est étranger.)

Ce fut lui qui initia Charmant aux mystères du bouton de guêtres et du passe-poil ; ce fut lui qui apprit à son élève que la plus noble étude

d'un prince, c'était l'école de bataillon, et que le fond de la politique c'était de passer des revues afin de faire la guerre, et de faire la guerre afin de passer des revues.

Peut-être n'était-ce pas tout à fait de cette façon que Bizarre entendait l'art de gouverner ; mais, outre qu'il se réservait l'avenir, il était si heureux des progrès de Charmant, qu'il ne voulait troubler en rien cette œuvre admirable d'une éducation longtemps désespérée.

— Mon fils, lui disait-il souvent, n'oublie pas que tu dois tout à Pazza.

Tandis que le roi parlait ainsi, Pazza, rouge de plaisir, regardait tendrement le jeune homme. Malgré tout son esprit, elle était assez folle pour l'aimer. Charmant se contentait de répondre froidement que la reconnaissance est la vertu des princes, et que Pazza apprendrait un jour que son élève n'avait rien oublié.

IV

LES NOCES DE PAZZA.

Quand le prince Charmant eut atteint sa dix-septième année, il alla un matin trouver le roi Bizarre, dont la santé déclinait et qui avait grand désir de marier son fils avant de mourir.

— Mon père, lui dit-il, j'ai longtemps réfléchi à vos sages paroles ; vous m'avez donné la vie, mais Pazza a plus fait encore en éveillant mon esprit et mon âme ; je ne vois qu'une façon de payer la dette de mon cœur, c'est d'épouser la femme à qui je dois ce que je suis ; je viens vous demander la main de Pazza.

— Mon cher enfant, répondit Bizarre, voilà une démarche qui t'honneure. Pazza n'est pas de sang royal ; ce n'est pas elle qu'en toute autre occasion je t'aurais choisie pour femme. Mais quand je pense à ses vertus, à son mérite, et surtout au service qu'elle nous a rendu, j'oublie de vains préjugés. Pazza a l'âme d'une reine ; qu'elle monte donc avec toi sur le trône. Dans le pays des Herbes-Folles on aime assez l'esprit et la bonté pour te pardonner ce que les sots appelleront une mésalliance, et ce que j'appelle un mariage princier. Heureux qui peut se choisir une femme intelligente, capable de le comprendre et de

l'aimer ! Dès demain on célébrera vos fiançailles, dans deux ans on vous mariera.

Le mariage se fit plus vite que le roi ne l'avait prévu. Quinze mois après ces mémorables paroles, Bizarre mourut de langueur et d'épuisement. Il avait pris au sérieux son métier de roi ; la royauté l'avait tué. La vieille marquise et Pazza pleurèrent leur ami et leur bienfaiteur ; mais elles furent seules à pleurer. Sans être un mauvais fils, Charmant était distract par les soins de l'empire ; la cour attendait tout du nouveau règne et ne songeait plus au vieux roi, dont la mort avait fermé la main.

Après avoir honoré la mémoire de son père par des obsèques magnifiques, le jeune prince, désormais tout à l'amour, célébra son mariage avec une splendeur qui charma le bon peuple des Herbes-Folles. L'impôt en fut doublé ; mais qui eût regretté un argent si noblement employé ? On vint de cent lieues à la ronde pour contempler le nouveau roi ; on n'admira pas moins Pazza, dont la beauté naissante et l'air de bonté séduisaient tous les coeurs. Il y eut des dîners interminables, des harangues plus longues que les dîners, des poésies plus ennuyeuses que les harangues. En deux mots, ce fut une fête incomparable, on en parlait encore six mois après l'événement.

Le soir venu, Charmant prit par la main son aimable fiancée, plus timide et plus rougissante que la jeune Hébé. Avec une froide politesse, il la conduisit par de longs corridors jusqu'à la tour du château. En entrant, Pazza fut effrayée de se trouver dans un sombre réduit, avec des fenêtres grillées, des serrures et des barreaux énormes.

— Qu'est-ce que cela ? dit-elle, ceci ressemble à une prison ?

— Oui, dit le prince en regardant la reine avec des yeux terribles, c'est la prison dont tu ne sortiras plus que pour descendre au tombeau !

— Mon ami, tu me fais peur, dit Pazza en souriant. Suis-je criminelle sans le savoir ? Ai-je mérité ton déplaisir pour me menacer de ce cachot ?

— Tu as la mémoire courte, répondit Charmant. Celui qui fait l'injure l'écrit sur le sable, celui qui la reçoit l'inscrit sur le marbre et le bronze.

— Charmant, reprit la pauvre enfant que la peur gagnait, vous me répétez une phrase de ces harangues qui m'ont tant ennuyée. Est-ce que vous n'avez rien de mieux à me dire aujourd'hui ?

— Malheureuse ! s'écria le roi ; tu ne te souviens plus du soufflet que tu m'as donné autrefois ; mais moi je n'ai rien oublié. Sache bien que

si je t'ai voulue pour femme, c'est pour avoir ta vie et te faire expier lentement ton crime de lèse-majesté !

— Mon ami, dit la jeune femme avec une grâce mutine, vous avez l'air de Barbe-Bleue, mais vous ne me faites pas peur, je vous en avertis. Je vous connais, Charmant, et je vous préviens que si vous ne finissez pas cette mauvaise plaisanterie, ce n'est pas un soufflet, mais trois que je vous donnerai avant d'entrer dans votre appartement ! Dépêchez-vous de me faire sortir, ou je jure que je tiendrai ma parole.

— Jurez donc, madame, cria le prince, furieux de ne point intimider sa victime : j'accepte votre serment. Je jure aussi, de mon côté, que vous n'entrerez pas dans la chambre nuptiale que je n'aie été assez lâche pour recevoir trois fois un outrage qui ne se lave que dans le sang. Rira bien qui rira le dernier. — Ici ! Rachimbourg !

À ce nom terrible entra dans la chambre un geôlier barbu, à la mine menaçante. D'un geste il poussa la reine sur un misérable grabat, et ferma la porte avec un bruit de clefs et de verrous fait pour effrayer le plus innocent.

Si Pazza versa des larmes, ce fut si bas que personne ne l'entendit. Fatigué de ce silence, Charmant s'éloigna, la rage dans le cœur, et se promit qu'à force de rigueurs il briserait cet orgueil qui le bravait. La vengeance, dit-on, est le plaisir des rois.

Deux heures plus tard, la marquise recevait, par une main sûre, un petit billet qui lui apprenait le triste sort de sa nièce. Comment ce billet était-il arrivé ? je le sais, mais ne veux trahir personne. S'il s'était trouvé par hasard un geôlier charitable, il est bon de le ménager ; la graine en est rare et se perd tous les jours.

V

UN EFFROYABLE ÉVÉNEMENT.

Le lendemain, la Gazette de la cour annonça que la reine avait été prise d'une folie furieuse le soir même de ses noces, et qu'on avait peu d'espoir de la sauver. Il n'y eut guère de courtisan qui ne remarquât que la veille, en effet, la princesse avait l'air très agité, et que sa maladie ne

pouvait surprendre personne. Chacun plaignit le roi, qui reçut d'un air sombre et gêné les témoignages d'affection qu'on lui prodiguait. C'était le chagrin qui sans doute l'accabloit ; mais ce chagrin parut fort allégé après la visite de la marquise de Costoro.

La bonne dame était bien triste, et elle avait grand désir de voir sa pauvre enfant ; mais elle était si vieille, et elle se trouvait si faible et si sensible, qu'elle supplia le roi de lui épargner un spectacle déchirant. Elle se jeta dans les bras de Charmant, qui, de son côté, l'embrassa avec tendresse, et elle se retira en disant qu'elle mettait tout son espoir et toute sa confiance dans l'amour du roi et dans le talent du premier médecin de la cour.

Elle était à peine sortie que le médecin, se penchant à l'oreille de Charmant, lui dit deux mots qui amenèrent sur la figure du prince un sourire aussitôt comprimé. La marquise écartée, on n'avait plus rien à craindre ; la vengeance était assurée.

C'était un grand médecin que le docteur Wieduwillst. Né au pays des Songes, il avait quitté de bonne heure sa terre natale pour chercher fortune au royaume des Herbes-Folles. C'était un trop habile homme pour que la fortune lui échappât. Dans les cinq ans qu'il avait passés à la célèbre université de Lugenmaulberg, la théorie médicale avait changé vingt-cinq fois. Grâce à celte éducation solide, le docteur avait une fermeté de principes que rien ne pouvait ébranler. Il avait, disait-il, la franchise et la brusquerie d'un soldat ; quelquefois même il jurait, surtout avec les dames. Cette brutalité lui permettait d'être toujours de l'avis du plus fort et de se faire payer pour n'avoir pas d'opinion. C'est entre ses mains incorruptibles que la pauvre reine était tombée.

Il y avait trois jours qu'elle était enfermée, et la ville commençait déjà à parler d'autre chose, quand un matin Rachimbourg, échevelé, entra brusquement dans la chambre du roi et se jeta tout tremblant à ses pieds.

— Sire, dit-il, je vous apporte ma tête. La reine a disparu cette nuit.

— Que m'annonces-tu là ? s'écria le roi en pâlissant. La chose est impossible ; le cachot est grillé de toutes parts.

— Oui, dit le geôlier, la chose est impossible, cela est certain ; les grilles sont à leur place, les murs aussi, les serrures et les verrous n'ont pas bougé mais il y a ici-bas des sorcières qui passent à travers des murs sans déranger une pierre ; qui sait si la prisonnière n'était point de cette espèce-là ? A-t-on jamais su d'où elle était venue ?

Le roi envoya chercher le docteur ; c'était un esprit fort, qui ne croyait

guère aux sorciers. Il sonda les murailles, il remua les grilles, il interrogea le geôlier : tout fut inutile. On envoya des gens sûrs par toute la ville, on fit épier la marquise, dont le docteur se défiait ; après huit jours, il fallut renoncer à toutes les recherches. Rachimbourg perdit son emploi de geôlier, mais comme il possédait le secret royal, qu'on avait besoin de lui et qu'il brûlait de se venger, on le fit concierge du château. Furieux de sa mésaventure, il exerçait sa surveillance avec une telle jalouse, qu'en moins de trois jours il arrêta six fois Wieduwillst lui-même et désarma tous les soupçons.

Au bout d'une semaine, les pêcheurs apportèrent à la cour la robe et le manteau de la reine ; le flot avait jeté à la plage ces tristes dépouilles, toutes souillées de sable et d'écume. La pauvre folle s'était noyée, personne n'en douta en voyant la douleur du roi et les larmes de la marquise. On assembla le conseil qui, d'une voix unanime, décida que légalement la reine était morte, que légalement le roi était veuf, et que, dans l'intérêt du peuple, on supplierait Sa Majesté d'abréger un deuil dououreux et de se remarier au plus tôt, afin de consolider la dynastie. Cette décision fut remise au prince par Wieduwillst, premier médecin de la cour et président du conseil royal ; il fit un discours si touchant que toute la cour en pleura, et que Charmant se jeta dans les bras du docteur en l'appelant cruel ami.

Il n'est besoin de dire quelles funérailles on célébra pour une reine si regrettée. Au royaume des Herbes-Folles, tout est prétexte à cérémonie. Ce fut une pompe admirable ; mais ce qu'il y eut de plus admirable, ce fut l'attitude des jeunes filles de la cour. Chacune regardait Charmant, que ses habits de deuil rendaient encore plus beau ; chacune pleurait d'un œil pour honorer la princesse, et souriait de l'autre pour séduire le roi. Ah ! si la photographie eût été inventée, quels portraits l'antiquité nous eût transmis, et quels modèles pour nos peintres ! Chez ces bonnes gens il y avait des passions : l'amour, la haine, la colère animaient ces figures vivantes ; aujourd'hui nous sommes tous si vertueux et si sages, que nous avons tous même habit, même chapeau et même physionomie. La civilisation est le triomphe de la morale et la perte de l'art.

Après le récit des funérailles, qui, suivant l'étiquette, tenait six colonnes, la Gazette de la cour régla le grand et le petit deuil, le bleu et le rose ; ce sont les couleurs tristes au pays des Herbes-Folles. La cour fut tenue de s'affliger profondément pendant trois semaines, et de se consoler peu à peu dans les trois semaines suivantes ; mais comme le

petit deuil tombait en carnaval, et qu'on protégeait le commerce, il fut décidé qu'on donnerait au château un bal masqué. Aussitôt les tailleur et les couturières se mirent à l'œuvre ; grands et petits sollicitèrent des invitations, et on se mit à intriguer comme s'il s'agissait du sort de la monarchie.

C'est de cette façon solennelle que fut pleurée la pauvre Pazza.

VI

LE BAL MASQUÉ.

Enfin il arriva ce grand jour si impatiemment attendu. Depuis six semaines le bon peuple des Herbes-Folles avait la fièvre. On ne parlait plus de ministres, de sénateurs, de généraux, de magistrats, de princesses, de duchesses, de bourgeoises ; à vingt lieues à la ronde il n'y avait plus que des pierrots, des arlequins, des polichinelles, des bohémiennes, des Colombines et des Folies. La politique faisait silence, ou, pour mieux dire, la nation était coupée en deux grands partis : les conservateurs qui allaient au bal, et l'opposition qui n'y allait pas.

Si l'on en croit le récit officiel, la fête effaça par sa beauté toutes les fêtes passées et à venir. On avait mis le bal au milieu des jardins, dans une rotonde magnifiquement décorée. C'était en suivant tout un labyrinthe de longues charmilles, à peine éclairées par des lampes d'albâtre, qu'on arrivait tout à coup à une salle resplendissante d'or, de verdure, de fleurs et de lumières. Un orchestre, à demi-caché dans le feuillage, faisait entendre une musique tour à tour ardente ou légère. Joignez à cela la richesse des costumes, l'éclat des diamants, le piquant des masques, le charme de l'intrigue, il eût fallu l'âme glacée d'un vieux stoïcien pour résister à l'ivresse du plaisir.

Et cependant le prince Charmant ne s'amusait pas.

Caché sous un domino bleu, et la figure entièrement masquée, il s'était adressé aux danseuses les plus élégantes et les plus gaies ; il avait prodigué son esprit et ses grâces, et n'avait trouvé partout qu'indifférence et froideur. On l'écoutait à peine, on bâillait en lui répondant, on avait hâte de le quitter. Tous les regards, toutes les avances étaient pour un domino noir, à nœuds roses, qui se promenait

nonchalamment au milieu de la fête, et qui recevait en pacha tous les compliments et tous les sourires. Ce domino, c'était le seigneur Wieduwillst, grand ami du prince, mais encore plus ami de son propre plaisir. Dans un moment de distraction, le docteur avait dit le matin, par hasard, sous le sceau du secret, et à deux dames seulement, que le prince aurait des nœuds roses à son domino noir. Était-ce sa faute si les dames sont peu discrètes, ou si le prince avait changé d'habit ?

Tandis que le docteur jouissait, bien malgré lui, de son triomphe imprévu, Charmant alla s'asseoir dans un coin de la salle, et cacha son front dans ses deux mains. Seul, au milieu de la foule et du bruit, il songeait, et l'image de Pazza se dressait devant lui. Il ne se reprochait rien, sa vengeance était juste, et cependant il sentait je ne sais quel remords. Pauvre Pazza ! sans doute elle avait été bien coupable, mais du moins elle l'aimait, mais elle le comprenait, mais elle l'écoulait, les yeux brillants de joie. Quelle différence avec toutes ces sottes qui, au premier mot, n'avaient pas deviné à son esprit un prince en domino !

Il se levait brusquement pour quitter le bal, quand, à peu de distance, il aperçut un masque qui, lui aussi, s'était retiré de la fête et semblait rêver. Un domino entr'ouvert laissait voir une robe de bohémienne et des souliers à boucles enfermant un pied plus petit que celui de Cendrillon.

Le roi s'approcha de l'inconnue et vit au travers du velours deux grands yeux noirs dont le regard mélancolique le surprit et le charma.

— Beau masque, lui dit-il, ta place n'est point ici. Elle est dans cette foule ardente et curieuse qui cherche le prince pour se disputer son sourire et son cœur. Là-bas, il y a une couronne à gagner, ne le sais-tu pas ?

— Je n'y prétends rien, répondit le domino d'une voix grave et douce. Jouer à ce jeu de hasard, c'est risquer de prendre le valet pour le roi. J'ai le cœur trop fier pour courir cette chance.

— Mais si je te montrais le prince ?

— Que lui dirais-je ? reprit l'inconnue ; je n'aurais plus le droit de le blâmer sans offense ni de le louer sans flatterie.

— Tu en penses donc beaucoup de mal ?

— Non. Un peu de mal et beaucoup de bien ; qu'importe ?

Après ces mots, le domino ouvrit son éventail et retomba dans sa rêverie.

Cette indifférence étonna Charmant ; il parla avec vivacité, on lui

répondit froidement ; il pressa ; il pria, il s'enflamma, et fit tant qu'on se résigna enfin à l'écouter, non plus dans la salle de bal, où la chaleur était accablante et la curiosité indiscrete, mais sous ces longues charmilles, où de rares promeneurs cherchaient un peu de silence et de fraîcheur.

La nuit avançait ; déjà plusieurs fois la bohémienne avait parlé de se retirer, au grand regret du prince, qui lui demandait en vain de se démasquer. L'inconnue ne répondait pas.

— Vous me désespérez, madame ! s'écria le roi, qui se sentait pris de je ne sais quel respect et quel attrait pour cette mystérieuse figure. Pourquoi ce cruel silence ?

— C'est que je vous ai reconnu, seigneur, répondit l'étrangère d'un ton ému. Cette voix qui va au cœur, ce langage, cette grâce disent trop qui vous êtes. Laissez-moi partir, prince Charmant.

— Non, madame, s'écria le prince, séduit par tant d'esprit ; vous seule m'avez deviné, vous seule m'avez compris ; c'est à vous qu'appartiennent mon cœur et ma couronne. Faites tomber ce masque jaloux ; à l'instant même nous rentrons au bal, et je présente à cette foule ignorante la femme à qui j'ai eu le bonheur de ne pas déplaire. Dites un mot, tout mon peuple est à vos genoux.

— Seigneur, répondit l'inconnue avec tristesse, permettez-moi de refuser une offre qui m'honore et dont je garderai toujours le souvenir. Je suis ambitieuse, je l'avoue ; il fut un temps où j'aurais été fière de partager votre trône et votre nom ; mais avant tout je suis femme, et mets tout mon bonheur dans l'amour. Je ne veux point d'un cœur partagé, fût-ce par un souvenir ; je suis jalouse, même du passé.

— Je n'ai jamais aimé personne, s'écria le prince avec une vivacité qui fit tressaillir l'étrangère. Il y a dans mon mariage un mystère que je ne puis révéler qu'à ma femme ; mais je puis vous jurer que je n'ai jamais donné mon cœur ; j'aime pour la première fois.

— Montrez-moi votre main, dit la bohémienne, et approchez de cette lampe ; je verrai si vous me dites la vérité.

Charmant tendit la main avec assurance ; la bohémienne en suivit toutes les lignes, et soupira.

— Vous avez raison, seigneur, dit-elle ; vous n'avez jamais aimé. Mais cela ne suffit point à ma jalouse. Avant moi une autre femme vous a aimé. La mort ne rompt pas ces liens sacrés ; la reine vous aime encore, vous lui appartenez ! Accepter ce cœur dont vous ne pouvez

plus disposer, ce serait de ma part une profanation et un crime. Adieu.

— Madame, dit le roi d'une voix mal assurée, vous ne savez pas ce que vous me faites souffrir. Il est des choses que je voulais ensevelir dans un éternel silence et que vous me forcez de révéler.

La reine ne m'a jamais aimé : l'ambition seule a dicté sa conduite.

— Cela n'est pas, dit l'inconnue en quittant le bras du prince. La reine vous aimait.

— Non, madame, reprit Charmant ; il y a eu dans tout ceci une abominable intrigue dont mon père et moi nous avons été les victimes.

— Assez ! dit l'étrangère, dont les mains s'agitaient, dont les doigts se crispaient de façon étrange. Respectez les morts ; ne les calomniez pas.

— Madame, s'écria le prince, je vous l'affirme, et personne n'a jamais douté de ma parole : la reine ne m'a jamais aimé ; c'était une créature méchante.

— Ah ! dit le domino.

— Volontaire, violente, jalouse !

— Si elle était jalouse, elle vous aimait, interrompit le masque. Cherchez une preuve qui ait au moins un air de vraisemblance ; n'accusez pas un cœur qui était tout à vous.

— Elle m'aimait si peu, dit le roi tout ému, que le soir même de son mariage elle a osé me dire en face qu'elle ne m'avait épousé que pour ma couronne.

— Cela n'est pas, dit la bohémienne en levant les mains, cela n'est pas.

— Madame, dit Charmant, je le jure.

— Tu en as menti ! cria l'étrangère.

Et pif ! paf ! voici deux soufflets qui aveuglent le prince, voilà l'inconnue qui s'enfuit.

Furieux, le roi recula de deux pas et porta la main à la garde de son épée ; mais on ne va pas au bal comme en guerre. Pour toute arme le prince trouva un nœud de rubans. Il courut après son ennemie, mais où était-elle passée ? Dans ce dédale de charmilles, Charmant se perdit vingt fois ; il ne rencontra que de paisibles dominos qui se promenaient deux à deux, et ne s'inquiétaient guère de son passage. Haletant, éperdu, désespéré, il rentra dans la salle du bal ; c'est là sans doute que l'étrangère avait cherché un refuge : mais comment la découvrir ?

Une idée lumineuse traversa l'esprit du prince ; s'il pouvait faire tomber tous les masques, il retrouverait sans doute la bohémienne, confondue par la présence du roi, trahie par sa propre agitation. Aussitôt Charmant sauta sur une chaise, et d'une voix qui fit tressaillir tout le bal :

— Mesdames et messieurs, dit-il, le jour approche, le plaisir languit ; ranimons la fête par un nouveau caprice, à bas l'incognito ! Je donne l'exemple ; qui m'aime me suive !

Il ôta son domino, jeta son masque et parut dans le déshabillé espagnol le plus galant et le plus riche qu'un prince ait jamais porté.

Ce fut un cri général ; tous les yeux se portèrent sur le roi d'abord, puis tout aussitôt sur le domino noir à rubans roses, qui s'éloignait au plus vite, avec une modestie qui n'avait rien d'affecté. Chacun se démasqua, toutes les femmes approchèrent du prince, et l'on remarqua qu'il avait le goût le plus vif pour le costume bohème. Jeunes ou vieilles, toutes les bohémiennes reçurent son hommage, il leur prit la main, il les regarda d'un air qui fit crever d'envie les autres masques ; puis, tout d'un coup, il fit un signe à l'orchestre, la danse recommença, le prince disparut.

Il courut aux charmilles comme s'il allait y retrouver la traîtresse qui l'avait outragé. Qui le conduisait ? La vengeance sans doute ? Le sang lui bouillait dans les veines, il marchait au hasard, il s'arrêtait brusquement. Il regardait, il écoutait, il épiait. À la moindre lueur qui traversait le feuillage, il se lançait comme un fou, riant, pleurant tout ensemble, la tête perdue.

Au détour d'une allée il rencontra Rachimbourg, qui s'avança vers lui, l'air effaré, les mains tremblantes.

— Sire, murmura-t-il d'une voix mystérieuse, Votre Majesté l'a vu ?

— Qui ? demanda le roi.

— Le fantôme, sire ; il a passé près de moi, je suis un homme perdu ; demain je serai mort. Quel fantôme ? dit Charmant. Que me chante cet imbécile ?

— Un spectre, un domino aux yeux de flamme, qui m'a fait mettre à genoux et qui m'a donné deux soufflets.

— C'est elle ! s'écria le roi, c'est elle ! Pourquoi l'as-tu laissée sortir ?

— Majesté, je n'avais pas ma hallebarde ; mais si jamais je la revois, morte ou vivante, je l'abats.

— Garde-t'en bien ! dit le roi. Si jamais elle revient, ne l'effraye pas, suis-la, découvre sa retraite. Mais où est-elle ? où a-t-elle passé ? Conduis-moi ; si je la retrouve, ta fortune est faite.

— Sire, dit l'honnête concierge en regardant la lune, si le fantôme est quelque part, il est là-haut ; je l'ai vu, comme je vous vois, qui se dissipait dans le brouillard. Mais avant de s'envoler il m'a dit deux mots pour Votre Majesté.

— Parle vite.

— Sire, ces mots sont terribles ; jamais je n'oserai les répéter à Votre Majesté.

— Parle donc ; je le veux, je l'ordonne.

— Sire, le fantôme a dit d'une voix sépulcrale : « Va dire au roi que s'il en épouse une autre, il est mort. La bien-aimée reviendra. »

— Tiens, dit le prince dont les yeux brillaient d'un éclat étrange, prends ma bourse. Désormais je t'attache à ma personne ; je te nomme mon premier valet de chambre. Je compte sur ton dévouement et ta discréetion. Que ce secret reste à jamais entre nous.

— C'est le second, murmura Rachimbourg ; cl il s'éloigna d'un pas ferme, en homme qui ne se laisse ni abattre par la peur ni éblouir par la fortune. C'était un esprit fort !

Le lendemain, la Gazette de la cour contenait dans la partie non officielle les lignes suivantes, véritable lettre sans adresse :

« On a fait courir le bruit que le roi pensait à se remarier prochainement. Le roi sait ce qu'il doit à son peuple et se sacrifiera toujours au bonheur de ses sujets. Mais le peuple des Herbes-Folles a trop de délicatesse pour ne pas respecter une douleur récente. Le roi ne songe qu'à une femme aimée ; c'est du temps qu'il espère une consolation qui lui est refusée aujourd'hui. »

Cette note agita la cour et la ville. Les jeunes filles trouvèrent que le prince avait des scrupules excessifs ; plus d'une mère haussa les épaules et dit que le roi avait des préjugés bourgeois ; mais le soir il y eut brouille dans tous les bons ménages. Point de femme un peu bien née qui ne cherchât querelle à son indigne époux et ne le forçât d'avouer qu'il n'y avait dans tout le royaume qu'un cœur capable d'aimer et qu'un mari fidèle : c'était le roi Charmant.

DEUX CONSULTATIONS.

Après tant d'agitations, le roi fut pris d'un ennui cruel. Pour se distraire, il essaya de tous les plaisirs. Il chassa, il présida son conseil, il alla à la comédie et à l'Opéra, il reçut tous les corps de l'État avec leurs femmes, il lut un roman carthaginois, il passa dix revues, rien n'y fit ; un souvenir inexorable, une image toujours présente ne lui laissait ni repos ni trêve. La bohémienne le poursuivait jusque dans ses rêves ; il la voyait, il lui parlait, elle l'écoutait ; mais, par je ne sais quelle fatalité, dès que tombait le masque, ce qui apparaissait toujours, c'était la pâle et triste figure de Pazza.

Le docteur était le seul confident à qui Charmant pût avouer ses remords ; mais au mot de remords, Wieduwillst riait aux éclats :

— Effet de l'habitude ! disait-il, sire ; gagnez du temps, multipliez les impressions, tout s'effacera.

Pour procurer des émotions au prince, pour chasser le chagrin par une diversion énergique, le docteur souhaitait tous les soirs en tête à tête avec Sa Majesté, et lui versait largement l'ivresse et l'oubli. Wieduwillst ne s'épargnait guère ; mais le vin n'avait point de prise sur cette robuste cervelle ; le docteur eût défié Bacchus et Silène avec lui. Tandis que Charmant, tour à tour bruyant ou silencieux, se jetait aux extrêmes de la joie et de la tristesse, toujours agité, jamais heureux, Wieduwillst, calme et souriant, dirigeait la pensée du prince, et, par pure bonté d'âme, se chargeait pour lui de toutes les fatigues et de tous les soucis du gouvernement.

Déjà trois décrets avaient mis entre ses mains la police, la justice et les finances ; le docteur entendait au mieux les avantages de la centralisation. La façon dont il administrait l'impôt lui ôtait toute inquiétude personnelle sur l'avenir. La justice frappait les imprudents qui criaient trop fort, la police faisait taire ceux qui parlaient trop bas. Toutefois, et malgré l'habileté de ces combinaisons politiques, le peuple, cet éternel ingrat, n'apprécient pas son bonheur. Les bons habitants des Herbes-Folles aiment à se plaindre ; on leur gâtait leur plaisir. Le nom du roi Bizarre était dans tous les cœurs ; chacun regrettait le bon temps où l'on criait par-dessus les toits qu'on était bâillonné.

Le docteur avait de l'ambition, il était né pour être vizir. Chaque matin quelque nouvelle ordonnance faisait sentir au peuple que le roi n'était rien, que le ministre était tout ; Charmant était le seul qui ne s'aperçût point de sa nullité. Enfermé dans son palais, et rongé d'ennui, il n'avait pour toute compagnie qu'un page, placé auprès de lui par le premier ministre à la recommandation de Rachimbourg. Wieduwillst connaissait trop les hommes pour rien refuser à un premier valet de chambre. Espiègle, bavard, indiscret, du reste bon musicien et joueur comme les cartes, Tonto (c'était le nom de l'enfant) amusait le roi par sa gentillesse ; il ne plaisait pas moins au ministre, mais par d'autres vertus. Dévoué à son bienfaiteur, l'aimable page lui rapportait innocemment toutes les paroles du prince ; c'était du reste un métier peu difficile ; le roi rêvait toujours, et ne disait rien.

C'est une belle chose que d'avoir le profit de la puissance ; mais l'appétit vient en mangeant, même aux ministres. Il fallait à l'ambitieux docteur et les honneurs et l'éclat de la royauté. Détrôner Charmant n'entrait pas dans la pensée de son meilleur ami ; les peuples ont quelquefois de sots préjugés et tiennent à de vieilles habitudes ; mais rien n'était plus aisé que d'effrayer un prince malade, et de l'envoyer au loin chercher une guérison qui se ferait attendre. En son absence, on régnerait par procuration.

Charmant était jeune, il croyait encore à la vie ; et d'ailleurs comment eût-il résisté aux tendres inquiétudes du bon docteur ? Une consultation réunit un soir au palais les trois plus fortes têtes de la Faculté : le grand Tristan, le gros Jocondus, le petit Guilleret, trois hommes célèbres, trois génies qui avaient fait fortune, chacun avec une idée, ce qui fait qu'ils n'en avaient jamais eu davantage.

Après que le roi eut été interrogé, regardé, palpé, ausculté, tourné et retourné, Tristan prit la parole, et d'une voix brutale :

— Sire, dit-il, il faut vous soigner comme un paysan, et vivre sans rien faire. Votre maladie est une anémie, une atonie constitutionnelle. Il n'y a qu'un voyage aux Eaux-Claires qui puisse vous guérir. Partez vite, sinon vous êtes un homme mort ; voilà mon avis.

— Sire, dit le gros Jocondus, je partage entièrement l'admirable opinion de mon cher confrère. Vous souffrez de vous trop bien porter. Votre maladie est une pléthore constitutionnelle. Allez boire des Eaux-Claires, vous guérirez. Partez vite, sinon vous êtes un homme mort ; voilà mon avis.

— Sire, dit le petit Guilleret, je ne puis qu'admirer le diagnostic de mes maîtres. Je m'incline devant leur science. Comme eux je crois que vous souffrez d'une turbulence des sympathies. Votre maladie est une névrose constitutionnelle. Buvez des Eaux-Claires. Partez vite, sinon vous êtes un homme mort : voilà mon avis.

Sur quoi on rédigea une consultation unanime que Tonto porta sur l'heure même à la Gazette de la cour ; puis les trois docteurs se levèrent, saluèrent le ministre, saluèrent le roi, tendirent la main et descendirent l'escalier du palais en se querellant ou en riant, je ne sais lequel. Le texte de la chronique est douteux ; il y a un pâté d'encre à cet endroit.

Après le départ des trois médecins, Wieduwillst lut des yeux la consultation, réfléchit longtemps et regarda le roi. Charmant, qui ce soir-là avait soupé un peu mieux que de coutume, avait l'œil hagard, et n'avait pas même écouté les docteurs.

— Sire, dit-il, l'avis unanime de ces messieurs est que si vous voulez guérir, il faut vous rendre aux Eaux-Claires et abandonner les affaires de votre État. C'est là un parti qui me paraît peu digne de la Majesté royale. Un grand prince doit se sacrifier pour son peuple, et...

— Assez, dit le roi ; fais-moi grâce de cette vieille morale ; arrive à la conclusion. Tu veux que je parte, mon bon ami, tu en brûles d'envie ; et cela, par intérêt pour moi, je le sais. Fais un décret qui te confie la régence ; je le signerai.

— Sire, le décret est là, dans le portefeuille ; un bon ministre a toujours des projets de loi pour toutes les circonstances. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Charmant prit la plume, et d'une main nonchalante signa le décret sans le lire ; il le tendit au ministre, qui approchait en souriant ; puis tout d'un coup le roi retira la pièce, et par caprice il la lut.

— Quoi ! dit-il, pas d'exposé des motifs ? Rien qui assure mon peuple de la bienveillance que je te porte ! Docteur, tu es trop modeste ; demain ce décret sera dans la Gazette, avec un exposé fait de la main de ton maître et de ton ami. Adieu ; ces messieurs m'ont fatigué.

Le docteur sortit d'un pas léger, la tête haute, les yeux brillants ; il était encore plus fier et plus insolent que de coutume. Charmant retomba dans sa rêverie et songea que, malgré tout, il n'était pas le plus malheureux des princes, puisque le ciel lui avait donné un ami.

Tout à coup, sans se faire annoncer entra dans la chambre du roi le plus étrange petit docteur qu'on ait jamais vu dans un château. Il avait

une perruque blanche et bouclée qui lui tombait au milieu du dos, une barbe couleur de neige qui lui descendait au bas de la poitrine, et avec cela des yeux si vifs et si jeunes, qu'on eût dit qu'ils étaient venus au monde soixante ans après le reste du corps.

— Où sont ces drôles ? cria-t-il d'une voix pointue en frappant avec sa canne. Où sont-ils, ces ignorants, ces cuistres, ces malappris, qui ne m'ont pas attendu ? Ah ! dit-il au roi stupéfait, vous êtes le patient, c'est fort bien ; tirez-moi votre langue, vite, je suis pressé.

— Qui êtes-vous ? dit le roi.

— Le docteur Vérité, le plus grand médecin du monde ; vous le verrez bientôt, malgré ma modestie. Demandez à Wieduwillst, mon élève, qui m'a fait venir du pays des Songes ; je guéris tout, jusqu'aux maladies qui n'en sont pas. Tirez-moi votre langue ; bien. Où est la consultation ? très-bien. Anémie, *asinus* ! Pléthora, *asine* ! Névrose, *asinorum* ! Boire de l'eau claire, *asininum* ! Savez-vous quelle est votre maladie ? C'est le chagrin, et pis encore.

— Vous voyez cela ? dit Charmant tout effrayé.

— Oui, mon fils, c'est écrit sur votre langue. Mais je vous guérirai ; demain à midi ce sera fait.

— Demain, dit le roi, mais tous mes trésors...

— Silence ! mon fils. Quel est ce portefeuille ? celui du ministre ? Bien. Signez-moi ces trois papiers ?

— Ce sont des décrets en blanc, dit le roi. Qu'en voulez-vous faire ?

— Ce sont mes ordonnances à moi. *Contraria contrariis curantur* ; signez. Bien, mon fils, soyez obéissant ; demain, à midi, vous serez gai comme un pinson. Première ordonnance : *Si vis pacem, para pacem* ; je supprime six régiments. Seconde ordonnance : Un sou dans la poche du paysan en vaut vingt dans la caisse du prince ; je supprime le quart des impôts. Troisième ordonnance : La liberté est comme le soleil, c'est le bonheur et la fortune du pauvre ; laissez-lui sa place au soleil. J'ouvre les prisons politiques, et je démolis les prisons pour dettes. Vous riez, mon fils ; c'est bon signe quand un malade rit de son médecin.

— Oui, dit Charmant, je ris en songeant à la figure que ferait demain Wieduwillst, s'il lisait ces ordonnances dans la Gazette de la cour. Assez de folies, docteur bouffon, rendez-moi ces papiers ; finissons cette farce de carnaval.

— Qu'est-ce cela ? dit le petit homme en prenant le décret de régence. Le ciel me pardonne, c'est une abdication ! Y pensez-vous, prince

Charmant ? Quoi ! l'héritage de vos pères, ce peuple que Dieu vous a confié, ton honneur, ton nom, tu jettes tout aux pieds d'un aventurier ? Tu te laisses détrôner et duper par un perfide ? Cela n'est pas possible, cela ne me va pas ; je m'y oppose, entends-tu ?

— Quel est l'insolent qui tutoie son prince ?

— N'y faites pas attention, reprit le médecin ; je suis de la religion des quakers et des amis de la paix. La politesse n'est pas dans les mots. Charmant, est-tu fou ? est-ce que tu rêves ? N'as-tu plus rien dans le cœur ?

— C'est trop fort ! cria le roi. Sors d'ici, misérable, ou je te fais passer par la fenêtre.

— Sortir ? cria le petit docteur de sa voix la plus aigre. Non ! pas avant que j'aie anéanti cet acte de folie et de stupidité. Ton abdication, je la déchire, je la foule aux pieds.

Charmant saisit ce furieux et appela ses gardes. Personne ne répondit. Tantôt menaçant, tantôt suppliant, le petit vieillard se débattait avec une incroyable vivacité. D'un coup de pied il jeta la lampe par terre ; mais le roi, sans s'effrayer de l'obscurité, tenait ferme le sorcier dont les forces faiblissaient.

— Laissez-moi, murmurait l'inconnu ; au nom du ciel, laissez-moi. Vous ne savez pas ce que vous faites, vous me brisez le bras.

Paroles et prières, tout était inutile. Soudain, pif ! paf ! pif ! paf ! une volée de soufflets lancée par une main hardie s'abat sur les joues du roi. Surpris, Charmant lâche prise et se jette à l'aventure sur son invisible ennemi. Mais il ne saisit que le vide, trébuche et appelle à grands cris un secours qui ne vient pas. Pareille chose ne fût pas arrivée chez un ministre ; les rois sont toujours les plus mal gardés.

VIII

LA FIN D'UN RÊVE.

Enfin une porte s'ouvrit. Rachimbourg entra, suivant l'étiquette, afin de déshabiller Sa Majesté ; le fidèle serviteur parut fort intrigué de trouver le roi sans lumière et marchant à tâtons le long des murs.

Où est-il, ce médecin du diable ? demanda Charmant, qui écumait de

fureur.

— Sire, dit le valet de chambre, il y a plus d'une heure que Son Excellence a quitté le château.

— Qui te parle de Wieduwillst ? cria le roi. Où est passé le scélérat qui vient de m'insulter ? Rachimbourg regarda le prince d'un air contrit et leva les yeux au ciel en soupirant.

— Un homme est sorti par cette porte qui mène chez toi, dit Charmant. Comment est-il entré ? par où s'est-il sauvé ?

— Sire, dit Rachimbourg, je n'ai point quitté mon poste, et je n'ai vu personne.

— Je te dis qu'un homme était dans cette chambre il y a un instant.

— Sire, Votre Majesté ne se trompe jamais ; si un homme était dans cette chambre, il y est encore, à moins qu'il ne se soit envolé, ou que Votre Majesté n'ait rêvé.

— Triple sot, ai-je l'air d'un homme qui rêve ? Cette lampe, est-ce moi qui l'ai renversée ? Ces papiers, est-ce moi qui les ai déchirés ?

— Sire, dit Rachimbourg, je ne suis qu'un ver de terre ; Dieu me préserve de démentir mon souverain. Votre Majesté me paye, ce n'est pas pour que je la contrarie. Mais il y a cette année une épidémie de rêves singuliers. On ne sait pas tout ce qu'on peut faire ou souffrir en dormant. Pas plus tard que tout à l'heure, le sommeil m'a pris malgré moi, et si je n'étais pas sûr d'avoir rêvé, j'affirmerais qu'une main invisible m'a donné deux soufflets qui m'ont réveillé en sursaut.

— Deux soufflets ! dit le roi ; c'est le fantôme !

— Votre Majesté a mille fois raison, je ne suis qu'une bête, s'écria Rachimbourg ; c'est le fantôme !

— Et je ne l'ai pas reconnu ! dit Charmant. Pourtant c'était sa voix et son geste. Que veut dire ceci ? Est-ce une insulte nouvelle ? Est-ce un avis du ciel ? Y a-t-il un danger qui me menace ? N'importe, je resterai dans mes États. Mon ami, pas un mot de tout ceci ; prends cette bourse, garde-moi le secret.

— C'est le troisième, murmura le fidèle Rachimbourg ; sur quoi il déshabilla le roi avec un zèle et une adresse qui, plusieurs fois, firent sourire Sa Majesté.

Tant d'émotions coup sur coup éloignent le sommeil. Il faisait petit jour quand le prince s'endormit, et grand jour quand il s'éveilla. Dans ce premier moment qui n'est plus le sommeil et qui n'est pas encore le réveil, Charmant crut entendre un bruit étrange ; les cloches sonnaient,

les canons tonnaient, trois ou quatre musiques militaires jouaient chacune un air différent. Il ne se trompait pas ; c'était un charivari infernal. Le roi sonna, Rachimbourg entra, tenant à la main un bouquet de fleurs.

— Sire, dit-il, que Sa Majesté permette au plus humble de ses serviteurs de lui exprimer le premier la joie universelle. Votre peuple est ivre de reconnaissance et d'amour. L'impôt diminué ! les prisons ouvertes ! l'armée réduite ! Sire, vous êtes le plus grand roi du monde ; jamais la terre n'a vu un prince tel que vous. Montrez-vous au balcon ; répondez à ces cris de *Vive le roi* ! souriez à ce peuple qui vous bénit.

Rachimbourg n'acheva pas, les larmes lui coupèrent la voix ; il voulut s'essuyer les yeux ; mais il était si ému qu'au lieu de son mouchoir, il tira la Gazette de la cour et se mit à la baiser comme un fou.

Charmant prit le journal, et, tandis qu'on l'habillait, essaya en vain de rassembler ses idées. Par quel hasard ces folles ordonnances se trouvaient-elles dans le journal officiel ? Qui les y avait portées ? Comment Wieduwillst ne paraissait-il point ? Le prince voulait réfléchir, consulter, interroger ; mais le peuple était là, sous les fenêtres : on ne fait pas attendre cette autre majesté.

Dès que le roi parut au balcon, il fut salué par des cris d'enthousiasme qui, malgré tout, lui firent battre le cœur. Les hommes lançaient leurs chapeaux en l'air, les femmes agitaient leurs mouchoirs, les mères élevaient dans leurs bras leurs enfants et leur faisaient tendre au ciel des mains innocentes en répétant *Vive le roi* ! Les gardes du palais avaient des fleurs au bout des fusils, les tambours battaient au champ, les officiers remuaient leurs épées qui brillaient au soleil. C'était un délire. L'émotion générale gagna Charmant ; il se mit à pleurer sans trop savoir pourquoi. À l'instant midi sonna ; le fantôme avait raison, le prince était guéri.

Après la foule, ce fut le tour des corps de l'État, qui tous, ministres en tête, vinrent féliciter et remercier le roi d'avoir si bien compris les vœux de ses fidèles conseillers. Un seul personnage manquait à la fête ; c'était Wieduwillst. Où avait-il caché sa fureur et son dépit ? On l'ignorait. Un billet mystérieux reçu le matin même l'avait décidé à fuir ; et cependant ce billet ne contenait que ces simples mots : Le roi sait tout ! Qui avait écrit cette lettre fatale ? Ce n'était pas le prince ; seul peut-être dans le palais il songeait à son ministre, et s'étonnait de ne pas le voir auprès de lui.

Tout à coup Tonto entra pâle et défait ; il courut au roi et lui remit un pli cacheté qu'un officier apportait à bride abattue. Le gouverneur de la province, le général Bayonnette, annonçait au prince une terrible nouvelle ; les six régiments licenciés s'étaient révoltés, Wieduwillst à leur tête. Les séditieux avaient proclamé la déchéance du roi, qu'ils accusaient de crimes abominables, et notamment du meurtre de la reine. Ils étaient nombreux, bien commandés ; ils approchaient de la ville, à peine défendue par quelques régiments douteux et mécontents. Bayonnette suppliait le roi de venir à l'instant même et de prendre le commandement ; une heure de retard, tout était perdu.

Entraînés par Tonto et par Rachimbourg, le roi, suivi de quelques officiers, sortit secrètement du palais. Une proclamation placardée sur les murs de la ville, et affichée à tous les coins de rue, déclara qu'il n'y avait rien de vrai dans les bruits que faisaient courir quelques malveillants, et que jamais l'armée n'avait été ni plus dévouée ni plus fidèle. Ce fut alors une panique universelle ; la Bourse baissa de quatre francs en une demi-heure, et ne remonta que sur la nouvelle non officielle que le roi avait été bien reçu au quartier général.

IX

AUX GRANDS MAUX LES GRANDS REMÈDES.

La nouvelle était fausse ; le prince avait été très-froidement accueilli. C'était sa faute. Triste, abattu, rêveur, Charmant n'avait trouvé ni une plaisanterie pour les soldats ni un mot de confiance pour les officiers. Il entra sous la tente du général et se laissa tomber sur un siège en soupirant. Tonto n'était guère moins accablé.

— Sire, dit Bayonnette, laissez-moi vous parler avec la franchise d'un soldat, avec la liberté d'un ancien ami. L'armée murmure, elle hésite ; il faut l'enlever ou nous sommes perdus. L'ennemi est en vue, attaquons. Cinq minutes décident quelquefois du destin des empires ; nous en sommes là. N'attendez pas qu'il soit trop tard.

— C'est bien, dit le roi ; faites monter à cheval ; dans un instant je suis à vous.

Resté seul avec Rachimbourg et Tonto, le roi prit la parole, et d'un ton désespéré :

— Mes bons amis, dit-il, quittez un maître qui ne peut plus rien pour vous. Je ne disputerai point à mes ennemis une vie misérable. Trahi par l'amitié, assassiné par un perfide, je reconnaissais dans mon malheur, la main de Dieu qui me frappe. C'est le châtiment de mon crime ; j'ai tué la reine par ma stupide vengeance ; l'heure est venue d'expier ma faute ; je suis prêt.

— Sire, dit Tonto, essayant de sourire, secouez ces tristes pensées. Si la reine était là, elle vous dirait de vous défendre. Vous pouvez m'en croire, ajouta-t-il en tortillant sa moustache naissante. Je connais les femmes, moi ! Fussent-elles mortes, elles aimeraient encore à se venger. D'ailleurs vous n'avez pas tué la reine ; et peut-être n'est-elle pas si morte que vous pensez.

— Enfant, qu'est-ce que tu dis ? s'écria le roi. Tu perds la tête.

— Je dis qu'il y a des femmes qui font exprès de mourir pour faire enrager leurs maris ; pourquoi n'y en aurait-il pas qui ressusciteraient pour les faire enrager davantage ? Laissez les morts ; songez aux vivants qui vous aiment. Vous êtes roi, battez-vous en roi ; et s'il faut tomber, tombez en roi.

— Sire, dit Bayonnette, entrant l'épée à la main, le temps presse.

— Général, faites sonner le boute-selle, cria Tonto, nous partons.

Charmant laissa sortir le général, et regardant Tonto :

— Non, dit-il, je ne partirai pas. Je ne sais ce que j'éprouve ; je me fais horreur à moi-même. Je ne crains pas la mort, je vais me tuer, et cependant j'ai peur, je ne me battrais pas.

— Sire, dit Tonto, au nom du ciel, rappelez votre courage. À cheval, il le faut. — Grand Dieu ! s'écria-t-il en se tordant les mains, le roi ne m'écoute pas, nous sommes perdus ! Allons, dit-il, en prenant le prince par son manteau, levez-vous, sire ; à cheval, malheureux ! Charmant, sauve ton royaume, sauve ton peuple, sauve tout ce qui t'aime. Lâche regarde moi ; je ne suis qu'un enfant, je vais mourir pour toi. Ne te déshonore pas, bats-toi. Si tu ne te lèves pas, moi, ton serviteur, je t'insulte ; tu es un lâche, entends-tu, un lâche !

Et, pif ! paf ! voilà le roi souffleté par un page insolent.

— Mort et damnation ! cria le roi en tirant son épée. Avant de mourir j'aurai le plaisir de tuer ce misérable !

Mais le misérable avait couru hors de la tente, D'un bond il avait

sauté à cheval, et l'épée à la main, il marchait droit à l'ennemi en criant :

— Le roi mes amis, le roi ! Sonnez, trompettes ! En avant ! en avant !

Charmant, fou de colère, avait lancé son cheval à la poursuite du page. Comme un taureau à qui on tend le drapeau rouge, il courait tête baissée, sans s'inquiéter du danger ni de la mort ; Bayonetle courait après le roi ; l'armée courait après son général : c'est la plus belle charge de cavalerie qu'on ait jamais vue dans l'histoire.

Au bruit des escadrons qui faisaient trembler la terre, l'ennemi, surpris, eut à peine le temps de se mettre en bataille. Mais un homme a reconnu le roi ; c'est l'infâme Wieduwillst. Charmant est seul, et, tout occupé de sa vengeance, il ne voit rien que le page qu'il poursuit. Le traître se précipite sur le prince, le sabre au poing. C'en était fait du roi, si, par un dévouement hardi, Tonto, enfonçant l'éperon dans le ventre de son cheval, n'eût fait cabrer l'animal et ne l'eût jeté sur Wieduwillst. Le page reçut le coup destiné à son maître ; il poussa un grand cri, ouvrit les bras et tomba ; mais au moins sa mort fut vengée. Dans la gorge du perfide médecin le roi enfonça son épée jusqu'à la garde, et, avec un certain plaisir, la retira toute dégouttante de sang. L'homme est décidément le roi des animaux... féroces.

La mort du traître décidait la journée. L'armée royale, électrisée par l'héroïsme de son chef, eut bientôt dissipé quelques bataillons sans consistance. La rébellion, qui n'avait plus rien à espérer, demanda grâce, et fut aussitôt écoutée par un prince heureux et clément.

Une heure après être sorti de ce camp où il voulait mourir, Charmant y rentrait en triomphateur, ramenant avec lui vainqueurs et vaincus, confondus dans les mêmes rangs. Les premiers criaient fort, les seconds bien davantage. Rien n'aiguise le dévouement comme un peu de trahison.

X

OU L'ON VOIT QU'IL NE FAUT PAS JUGER LES GENS SUR
L'APPARENCE, ET QUE TONTO N'ÉTAIT PAS TONTO.

Le roi entra dans la tente pour s'y reposer un instant ; la vue de Rachimbourg lui remit Tonto en mémoire.

— Le page est mort ? demanda-t-il.

— Non, sire, répondit Rachimbourg ; malheureusement pour lui, il vit encore ; il est perdu. Je l'ai fait transporter à deux pas d'ici, chez sa tante, la marquise de Costoro.

— C'est le neveu de la marquise ? dit le roi. On ne me l'a jamais dit.

— Votre Majesté l'aura oublié, répondit tranquillement le valet de chambre. Le pauvre enfant a une grave blessure à l'épaule ; il ne s'en relèvera pas. Ce serait un grand bonheur pour lui que de voir Votre Majesté avant que de mourir.

— C'est bien, dit le roi ; conduis-moi près de ce moribond.

En arrivant au château, le roi fut reçu par la marquise et introduit dans une chambre où les rideaux ne laissaient entrer qu'un jour douteux. Sur un lit de repos était couché le page, pâle et sanglant ; il eut cependant la force de soulever la tête et de saluer le roi.

— Qu'est ceci ? s'écria Charmant ; voilà la plus étrange blessure que j'aie vue de ma vie : le page n'a plus qu'une moustache.

— Sire, dit la marquise, c'est probablement le fer du sabre qui aura brûlé l'autre moustache en passant. Rien n'est capricieux comme les plaies d'armes blanches. Chacun sait ça.

— Quel prodige ! dit le prince ; d'un côté c'est Tonto, mon page, ce mauvais sujet ; de l'autre, c'est... non, je ne me trompe pas, c'est toi, mon bon ange et mon sauveur, c'est toi, ma pauvre Pazza.

Et le roi se mit à deux genoux, et prit une main qu'on lui abandonnait.

— Sire, dit Pazza, mes jours sont comptés, mais avant de mourir...

— Non, non, Pazza, tu ne mourras pas ! s'écria le prince tout en larmes.

— Avant de mourir, ajouta-t-elle en baissant les yeux, je voudrais que Votre Majesté me pardonnât les deux soufflets que ce matin, dans un zèle indiscret...

— Assez, dit le roi ; je te pardonne. Après tout, un trône et l'honneur valent bien... ce que j'ai reçu.

— Hélas ! dit Pazza, ce n'est pas tout.

— Comment, dit le roi, qu'y a-t-il encore ?

— Sire, s'écria la marquise, qu'avez-vous fait ? Voilà mon enfant qui se meurt.

— Reviens à toi, Pazza, s'écria le roi. Parle, et sois sûre que je te pardonne d'avance tout ce que tu as fait. Hélas ? ce n'est pas toi qui a besoin de pardon.

— Sire, le docteur, le petit docteur qui s'est permis de donner à Votre Majesté...

— Vous l'avez envoyé ? dit le roi en fronçant le sourcil.

— Non, sire, c'était moi-même. Hélas ! que n'aurais-je pas fait pour sauver mon roi ? C'est moi qui, toujours pour retirer Votre Majesté des embûches d'un traître, me suis permis d'appliquer...

— Assez, dit Charmant, je te pardonne, quoique la leçon ait été un peu forte.

— Hélas ! ce n'est pas tout, dit Pazza.

— Encore ! dit le roi en se levant.

— Ah ! ma tante, je me trouve mal, dit la pauvre Pazza.

Cependant, à force de soins, elle revint à la vie, et tournant ses yeux languissants vers le roi tout ému :

— Sire, dit-elle, la bohémienne du bal masqué, qui s'est permis...

— Était-ce toi, Pazza ? dit Charmant. Oh ! pour ceux-là, je te les pardonne, je les ai bien mérités. Douter de toi, la sincérité même ! Mais, j'y pense, s'écria le roi, te souviens-tu de ce serment téméraire que tu me fis le soir de notre mariage ? Méchante, tu as tenu ta promesse ; à moi de tenir la mienne. Pazza, dépêche-toi de guérir et de rentrer dans ce château d'où le bonheur est sorti avec toi.

— J'ai une dernière faveur à demander à Votre Majesté, dit Pazza. Rachimbourg a été témoin ce matin d'une scène dont je rougis et que tout le monde doit ignorer. Je recommande à votre bonté ce fidèle serviteur.

— Rachimbourg, dit le roi, prends cette bourse, et, sur ta tête, garde-nous le secret.

Rachimbourg mit un genou en terre auprès du lit de la reine, et, baisant la main de sa souveraine :

— Majesté, dit-il tout bas, c'est le quatrième secret, et le quatrième...

Puis, se relevant :

— Dieu bénisse la main qui m'étrenne ! cria-t-il à haute voix.

Quelques moments après cette scène touchante, Pazza était endormie. Le roi, toujours inquiet, causait avec la marquise.

— Ma tante, disait-il, croyez-vous qu'elle guérisse ?

— Bah ! dit la vieille dame, le plaisir fait revenir des portes du

tombeau la femme la plus malade. Qu'est-ce donc que le bonheur ? Embrassez la reine, mon neveu, cela lui fera plus de bien que tous vos médecins.

Le roi se baissa vers la reine endormie et la bâisa sur le front. Un sourire angélique, un songe heureux peut-être, éclaira ce pâle visage. Et le roi se mit à pleurer comme un enfant.

XI

OÙ IL EST PROUVÉ QUE LA FEMME DOIT OBÉISSANCE À SON MARI.

La marquise avait raison (les femmes ont toujours raison... passé soixante ans). Quinze jours de bonheur mirent Pazza sur pied et lui permirent de faire une entrée triomphale auprès du roi son époux. Sa pâleur et son bras en écharpe ajoutaient encore à sa grâce et à sa beauté. Charmant n'avait d'yeux que pour la reine, et le peuple faisait comme le roi.

Pour arriver au château, il fallut plus d'une heure. L'édilité de la capitale des Herbes-Folles n'avait pas élevé moins de trois arcs de triomphe, forteresses menaçantes, défendues chacune par trente-six députations et trente-six discours. Le premier arc, fait en treillis, garni de fleurs et de verdure, portait pour inscription :

AU PLUS TENDRE ET AU PLUS FIDÈLE DES ÉPOUX.

Il était confié à la garde de cinq ou six mile jeunes filles, en robes blanches et en rubans roses. C'était (ainsi roucoulaient ces innocentes colombes), c'était le printemps de l'année, l'espérance de l'avenir qui venait saluer la Gloire et la Beauté.

Le second monument, plus lourdement construit, en charpentes couvertes de tapisseries, portait au sommet la Justice, louchant sous son bandeau, et tenant sa balance de travers. Au-dessous était écrit :

AU PÈRE DU PEUPLE,
AU MEILLEUR ET AU PLUS SAGE DES PRINCES.

Des prêtres, des administrateurs, des magistrats en robes de toutes les couleurs, y figuraient la Religion, la Sagesse et la Vertu ; du moins c'est ce que dirent au roi ces vénérables et discrètes personnes qui ne se trompent jamais.

Venait enfin un arc immense, véritable trophée militaire, construit avec des canons, et portant pour devise :

AU PLUS HARDI ET AU PLUS VAILLANT DES ROIS.

C'est là que l'armée attendait son général et que la reine fut saluée par la voix majestueuse de cent canons et de deux cents tambours. Toute éloquence humaine faiblit auprès de celle-là et lui laisse toujours le dernier mot.

Je vous fais grâce du dîner, qui n'en finit pas, et des soixante autres discours qu'on tira de la Gazette de la cour, où ils avaient déjà servi deux ou trois fois, et qu'on y remit en dépôt, à l'usage des générations futures ; il n'y a rien de plus monotone que le bonheur, et il faut être indulgent pour ceux qui le chantent officiellement. En pareil cas, le plus habile est celui qui en dit le moins.

Enfin elle s'acheva, cette interminable soirée où le roi avait prodigué ses plus aimables sourires à des gens que du fond de l'âme il envoyait au diable. À minuit, Charmant conduisit la reine non plus à la tour, mais dans la chambre nuptiale. Là une surprise attendait Pazza. Au fond de la pièce il y avait un transparent illuminé, et sur ce transparent on lisait des vers si mauvais, qu'un roi seul en pouvait être l'auteur. Voici ces vers que la Gazette officielle ne publia pas, mais qui nous ont été conservés par un de ces indiscrets qui ne laissaient rien perdre des sottises passées. Ce sont les chiffonniers de l'histoire.

Gare aux soufflets ! paresseux indociles,
Qui vous rouillez dans vostre oysiveté !
Gare aux soufflets ! flatteurs, asmes serviles,
Qui cachez mal sous des formes civiles
Vostre impudence et vostre avidité.
Graves docteurs, fatidiques sibylles,
Adroits vendeurs de grands mots inutiles
Qui vous moquez de notre lascheté,

Gare aux soufflets !

Et vous, maris, cœurs ingrats et mobiles,
Qui vous croyez politiques habiles
En desdignant l'amour et la bonté,
Si quelque jour vos femmes moins fuites
Escoutaient mieux une juste fierté,

Gare aux soufflets !

— Sire, dit Pazza, que signifie cette énigme ?

— Cela signifie que je me rends justice, dit le roi. Je ne suis rien que par toi, ma chère Pazza ; tout ce que je suis, tout ce que je pense, je te le dois. Quand tu n'es pas là, je ne suis qu'un corps sans âme, et je ne fais que des sottises.

— Sire, dit Pazza, votre Majesté me permettra de la démentir.

— Mon Dieu, reprit le roi, je n'affecte pas une fausse modestie ; je sais bien que je suis la plus forte tête de mon conseil ; mes ministres eux-mêmes sont forcés de le reconnaître, ils sont toujours de mon avis ; mais avec tout cela, il y a plus de sagesse dans ton petit doigt que dans toute ma royale cervelle. Aussi mon parti est arrêté. Que ma cour, que mon peuple célèbre ma sagesse, ma bonté et même ma vaillance, c'est bien, j'accepte cet hommage. Toi seule a le droit d'en rire, et tu ne me trahiras pas. Mais, dès aujourd'hui, je t'abandonne ma puissance. Le roi, ma chère Pazza, ne sera que le premier de tes sujets, le ministre fidèle de tes volontés. Tu feras la pièce, je la jouerai ; les bravos seront pour moi, suivant l'usage, et je te les revaudrai à force d'amour.

— Mon ami, ne parlez pas ainsi.

— Je sais ce que je dis, reprit le roi avec vivacité ; je veux que tu commandes, j'entends que, dans mon empire comme dans une maison, rien ne se fasse que par toi ; je suis le maître, je suis le roi, je le veux, je l'ordonne.

— Sire, dit Pazza, je suis votre femme et votre servante, mon devoir est de vous obéir.

Après quoi, dit la chronique, ils vécurent longtemps, heureux et contents ; ils s'aimèrent beaucoup et ils eurent beaucoup d'enfants.

Des meilleurs contes c'est la morale, et de toutes les bonnes histoires

C'EST LA VRAIE FIN.